été tenu pour un crime, qui pouvait à l'origine entraîner la peine de mort. Au moins est-ce une explication simple, matérielle, médicale. On m'excusera de la préférer aux explications par la sorcellerie ou la mystique, dont abusent peut-être depuis quelques décades pour maint problème les savants qui se penchent sur le passé le plus lointain de Rome.

Marcel DURRY.

III

SUR UNE ÉPITAPHE ÉPICURIENNE

PAR P. BOYANCÉ
Professeur à la Sorbonne

SOMMAIRE. — *Une épitaphe métrique (C. I. L.*, VI, *14211) relative à un Ikadium, fils d'une affranchie de Calpurnia, femme de César, nous fait remonter au milieu épicurien de Calpurnius Pison, l'ennemi de Cicéron. Ikadium est ici un nom dérivé d'*Icades, *la fête célèbre de la secte.*

La pièce dont il va être question est une courte épitaphe métrique qui nous est connue seulement par une copie de Cyriaque d'Ancône. En voici le texte et la traduction :

Dextera fama mihi fuit et fortuna, patrona
magnifici coniunx Caesaris illa dei,
qua bene tutus eram, caris nec uilis amicis,
quis etiam mecum plurima cura fuit.
Anthis causa meae uitae, quae cara sepulcro
condidit ossa suo. Nominor Ikadium.

« La renommée me fut favorable tout comme la fortune ; ma patronne fut cette illustre épouse de César, dieu aux grands exploits ; par elle j'étais bien protégé et je ne fus pas non plus sans prix pour mes amis très chers, qui même furent unis à moi d'un lien très étroit. Anthis est celle à qui je dois ma vie ; elle a placé dans son tombeau mes ossements chéris. Je m'appelle Ikadium[1]. »

L'épigramme était précédée sur la pierre par une formule qui serait, d'après certaines copies : *Calpurnia Anthis fecit*, d'après d'autres : *Calpurnius Anthius fecit.* Au vers 5, on a lu aussi *Anthius.* Bücheler re-

1. *C. I. L.*, VI, 14211 (= Bücheler, 946). Cf. Ed. Galletier, *Étude sur la poésie funéraire romaine d'après les inscriptions*, Paris, 1922, p. 152.

marque que l'expression *causa uitae* conviendrait mieux au père qu'à la mère et donc recommanderait la seconde lecture. Mais, au vers 5, *quae* est transmis par l'unanimité des copies. De plus, s'il s'agissait d'un homme, on attendrait que le gentilice fût précédé d'une initiale indiquant le prénom. Ajoutons qu'avec Anthius[1] le vers ne se scande plus, ce qui serait tout à fait inadmissible pour une pièce dont la métrique est, d'autre part, correcte, et dont l'expression dans sa simplicité n'est pas dépourvue d'élégance. Concluons donc avec Bücheler qu'il s'agit de la mère du mort. Le masculin du vers 3 *tutus* nous garantit, en effet, que c'est bien un mort, et non une morte, qui nous parle dans l'inscription.

Le gentilice de la mère, rapproché du second vers, nous permet de voir à qui nous avons affaire. La patronne du mort est l'épouse de « César dieu » : il s'agit certainement de la troisième et dernière femme de Jules César, Calpurnia, fille de L. Calpurnius Piso, femme qui devint la sienne en 59 — elle était alors âgée de seize ans — lui survécut, mais dont l'existence, malgré le *illa* que lui vaut ici la piété de ses serviteurs, fut si effacée que nous perdons toute trace d'elle après 44[2]. Nous savons seulement qu'elle laissa Antoine, à la faveur du trouble provoqué par les Ides de Mars, s'emparer des papiers de son mari et en faire l'usage que l'on sait[3]. Notre épigramme est le seul document que nous ayons d'autre part, sur la période de son existence qui a suivi l'assassinat de son illustre époux. Cette existence a pu se prolonger encore assez longtemps, puisqu'elle n'était âgée que de trente et un ans à l'époque de cet événement. Pourquoi ce silence total? S'était-elle trop compromise avec le parti d'Antoine? Pourquoi n'a-t-elle pas été la prêtresse du *diuus Caesar*, comme Livie le sera d'Auguste? Cette jeune veuve s'est-elle un jour remariée? Le champ s'ouvre librement — et vainement — aux hypothèses.

Calpurnia Anthis est par son nom même dénoncée comme une affranchie d'origine grecque. Affranchie de qui? Très vraisemblablement du père de Calpurnia, le consul de 58. Pourquoi le père du mort n'est-il pas mentionné? Ne serait-ce pas parce qu'Anthis n'était pas mariée et parce que la naissance d'Ikadium remonte au moment où Anthis était encore l'esclave de Calpurnius? Le cognomen grec d'Ikadium est l'indice que le mort était aussi un affranchi et qu'il était né dans la servitude. Le plus naturel est de penser qu'il a été affranchi en même temps

1. Anthus se retrouve, par exemple, *C. I. L.*, XII, 3475, 3599. J. J. Hatt, *La tombe gallo-romaine*, thèse, Paris, 1951, p. 52, veut rattacher ces *cognomina* « à un symbolisme végétal, évoquant la vie éternelle ». Je crois que ce dernier point (vie éternelle) est bien douteux.
2. Art. *Calpurnius*, in *P. W.*, col. 1047 (Münzer).
3. Cf. *P. W.*, I, col. 2598.

que sa mère. Calpurnia a hérité son titre de patronne à l'égard de la mère et du fils au moment où elle a elle-même hérité de son père la *familia* de celui-ci. Une hypothèse se présente assez naturellement à l'esprit : c'est qu'il s'est agi d'un affranchissement testamentaire fait par Calpurnius.

De toute façon, si l'on admet le reste de nos déductions, l'épitaphe serait postérieure à la mort de Calpurnius. Or, nous sommes un peu mieux renseignés sur la suite de la vie de ce personnage que sur celle de sa fille. Nous saisissons encore les traces de son activité politique au moment du conflit entre Antoine et Cicéron. Il essaie alors de tenter une médiation qui échoue. Dans le passage des *Philippiques*, où il est question de lui pour la dernière fois, on voit qu'il espère encore une réconciliation[1]. M. R. Syme, dans son livre maintenant classique, fait de lui à ce moment un portrait des plus favorables[2].

A dire vrai, le prix de notre inscription vient même surtout de lui qui n'y est pas nommé. Car il nous faut arriver à ce qu'il y a de plus intéressant dans ce texte si bref, et qui est le nom du mort. *Ikadium* est un nom grec qui me paraît devoir s'expliquer par la fête des *Icades*, traduction latine ou plutôt décalque latin de la fête des Εἰκάδες, célébrée par les Épicuriens le 20 de chaque mois[3]. M. Jean Bousquet me signale très aimablement en Crète la présence d'un nom Ἰκαδίων[4] ; ce nom est aussi présent à Delphes pour un Crétois. Mais le nom devrait régulièrement en latin être transcrit par *Icadio* ou par *Icadion*. Toutefois, il est question chez Cicéron d'un *Icadius*, pirate crétois, dont le nom est orthographié dans Paul-Festus *Icadion*[5]. Quelle est l'étymologie de ce nom? Peu nous importe, je crois, ici. Le fils d'Anthis est un esclave qui a reçu son nom de ses maîtres. Or, il est aisé de voir le sens qui lui fut donné, et pourquoi Calpurnius s'est déterminé pour Ikadium. Le neutre lui-même peut-être suggère quelque chose comme « cadeau des Icades ».

On sait qu'Épicure était le 20 de chaque mois honoré par ses fidèles. Il ne nous importe pas ici de nous demander pourquoi le choix de cette date, anniversaire du quantième de son jour de naissance, fait que le 20 était mis en relation avec Apollon. On a comparé cette fête du souvenir,

1. *Philippiques*, XII, 3, 15.

2. *Roman Revolution*, Oxford, 1939, p. 135 et suiv.

3. Pline l'Ancien, XXXV, 5 : *Natali eius sacrificant* (scil. les Épicuriens) *feriasque omni mense custodiunt uicesima luna quas icadas uocant.* Cf. Cicéron, *De finibus*, II, 31, 101 (*uicesimo die lunae*). Voir W. Schmidt, *Geburtstag im Altertum*, Giessen, 1908 (pour la question de savoir quel sens donner au choix de cette date). Cf. aussi A. J. Festugière, *Épicure et ses dieux*, Paris, 1946, p. 31, n. 2 (note très incomplète sur ce point).

4. Pour la Crète, cf. les *Indices* des *Inscriptiones Creticae* de Margh. Guarducci ; voir aussi Neustadt, s. v. *Icadius*, in *P. W.*, col. 818 ; Münzer, *Ibid.*, s. v. *Ikadion*. Pour Delphes, *Fouilles de Delphes*, III, 5, n° 3, col. III, l. 58.

5. Cicéron, *De fato*, 5 et suiv. ; Paul Festus, 270, d'après Lucilius, 1292 Marx.

s'inscrivant dans un cadre religieux, au culte qu'Auguste Comte avait institué sur le modèle du culte des saints dans la religion catholique[1]. Ce que nous devons surtout souligner, c'est que Pline l'Ancien nous atteste, dans une phrase au présent de l'indicatif, qu'elle était encore pratiquée de son temps : *Natali eius sacrificant feriasque omni mense custodiunt uicesima luna quas Icadas uocant.*

Calpurnius Pison a été un épicurien notoire, et nous le connaissons surtout à ce titre par Cicéron[2]. On sait que c'est le consul de l'année de son exil. On sait aussi qu'il l'en a rendu responsable, ainsi que son collègue Gabinius, et qu'après son retour triomphal, il s'est acharné contre eux dans toute une série de discours avec une verve satirique dont l'éclat est sans doute plus grand que la bonne foi. Contre Calpurnius, il a notamment prononcé toute la longue invective de l'*In Pisonem*, où il a été amené à insister sur son épicurisme. Tantôt il retourne contre lui son adhésion à cette philosophie, rappelant à quel point celle-ci est contraire aux traditions romaines du service de la patrie[3], tantôt il lui reproche de ne rien comprendre à une doctrine dont il n'utilise que les apparences grossières[4].

Mais enfin il a beau exploiter contre lui les préjugés populaires ; à travers ses descriptions mêmes il laisse voir une partie de la vérité, vérité qu'il déforme manifestement, sans s'attendre sans doute à ce qu'on prenne toujours entièrement au sérieux les exagérations de sa verve pittoresque et véhémente. Ainsi il souligne les dehors austères du personnage ; il nous le montre vivant en compagnie de Grecs, et de ceux-ci l'un au moins est ménagé par lui : c'est le poète et philosophe Philodème de Gadara, Philodème dont l'*Anthologie* nous a conservé quelques pièces charmantes et les fouilles d'Herculanum restitué de nombreux fragments philosophiques.

Or, parmi les traits de la vie que Calpurnius mène avec ses Grecs, il faut remarquer que Cicéron met les festins au premier rang des débauches qu'il lui prête[5]. Il souligne lui-même que Pison affecte de mener

1. Guyau, *La morale d'Épicure*, p. 186, n. 2.

2. Sur le rôle politique des épicuriens à la fin de la République, cf. l'excellent article d'Arn. Momigliano, dans le *Journal of Roman Studies*, 1941, p. 157 (où est critiquée et réfutée l'interprétation marxiste de B. Farrington, *Science and politics in the ancient World*, 1939). Sur la personnalité de Calpurnius, voir H. Bloch, dans l'*American Journal of Archaeology*, 1940, p. 485 et suiv., à propos d'une inscription attestant son passage à Samothrace.

3. P. ex., 66, 68.

4. P. ex., 42, 69.

5. Voir, par exemple, la peinture fort colorée du § 67. On remarquera, toutefois, que Cicéron en confesse indirectement la simplicité. Il prétend qu'il y a une *luxuria*, qui, tout en étant condamnable, est *ingenuo ac libero dignior*. Calpurnius ne la connaît pas. Chez Calpurnius, en fait, aucun luxe : *nihil apud hunc lautum, nihil elegans, nihil exquisitum*

une vie retirée. Cicéron prétend que c'est pour mieux dissimuler sa corruption[1]. Mais il est bien évident que Calpurnius est surtout coupable de pratiquer le principe du λάθε βιώσας. Il est évident aussi que la foule pouvait aisément croire ces calomnies visant des gens qui semblaient rechercher le secret. De tout temps, à Rome, la retraite des philosophes a été mal vue du vulgaire. Celle qu'on reprochait à ceux qui adoptaient la recherche du plaisir comme souverain bien se prêtait à merveille à l'exploitation de l'orateur. C'est ce que Cicéron, sans trop de scrupule, fait dans l'*In Pisonem*, et il se trouve qu'il nous a donné lui-même les moyens de contrôler ses propos malveillants.

En effet, il nous parle avec des accents indignés des poèmes que Philodème aurait composés sur l'existence dissolue de son protecteur. Voici ce qu'il en dit : « Il fait un poème si gracieux, si bien tourné, si élégant qu'on ne pourrait rien faire de plus spirituel. Le blâme qui voudra, pourvu que ce soit avec légèreté, en le traitant non de dissolu, de malhonnête homme, d'audacieux, mais de petit Grec, de flatteur, de poète[2]. » Et Cicéron poursuit en montrant Philodème contraint par Pison à écrire sur lui-même de telle manière *ut omnes libidines, omnia stupra, omnia cenarum conuiuiorumque genera, adulteria denique eius, delicatissimis uersibus expresserit.* On y verrait la vie de Calpurnius décrite comme dans un miroir.

Mais il se trouve que l'*Anthologie palatine* nous a conservé l'une de ces pièces de Philodème — et qu'elle intéresse directement aussi le commentaire de notre épitaphe, puisque ce n'est autre chose qu'une invitation à célébrer avec lui la fête des Icades. C'est un poème tout à fait délicieux ; on l'a comparé à telle ode bien connue où Horace invite Mécène, et il est bien possible qu'Horace s'en soit souvenu :

« Demain, très cher Pison, à venir en sa modeste maisonnette, à partir de la neuvième heure, t'engage ton ami cher aux Muses, qui célèbre le repas de l'icade annuelle. Peut-être tu te passeras des tétines de truie, des libations d'un Bromios né à Chio. Mais tu verras des camarades tout à fait véritables ; tu entendras des accents plus suaves que ceux du pays des Phéaciens. Et, Pison, si tu tournes tes regards vers

(laudabo inimicum) ne magnopere quidquam, praeter libidines, sumptuosum : toreuma nullum. Les mets ne sont pas recherchés (selon les goûts romains). Ni coquillages ni poissons, mais de la viande avariée en abondance. Un service très négligé : *serui sordidati ministrant, nonnulli etiam senes, idem coquus, idem atriensis, pistor domi nullus.* Des mets achetés au marchand : *nulla cella, panis et uinum a propola atque de cupa.* En réalité, Cicéron déforme en grossièreté la simplicité épicurienne, qu'il reconnaît implicitement et il ajoute de son cru gratuitement la goinfrerie (*multa carne* ; on but jusqu'au chant du coq).

1. § 1. Comparer le *Pro Sestio*, 20-23.
2. § 70.

nous, l'icade que nous célébrerons de modeste deviendra somptueuse[1]. »

Voilà des fêtes toutes conformes à l'idéal épicurien, toutes pareilles à ces joies simples qu'exalte Lucrèce en des vers fameux (et Lucrèce se souvient aussi des vers d'Homère sur les Phéaciens et le luxe de leurs banquets)[2]. Voilà pourtant ce que l'imagination oratoire de Cicéron transforme en orgies. Ce sont tout simplement les icades qui ont valu au petit enfant d'Anthis son surnom d'Icadium. Il est piquant d'opposer ici Cicéron à Cicéron. Car, dans le *De finibus*, il fait allusion à la façon dont on avait coutume de se moquer des *icades*. Il oublie seulement de dire que lui-même il avait été parmi ces mauvais plaisants[3].

Mais peut-être pouvons-nous aller plus loin. Parmi ces festins que Cicéron a livrés à l'indignation du peuple romain, il en est un qu'il met dans un relief particulier ; c'est celui par lequel Pison a célébré la nouvelle de son exil. Le lendemain de son départ, on pille ses maisons de ville et de campagne ; on vote la loi qui assure aux consuls les provinces par lesquelles Clodius paie leur complicité. Et, enfin, Gabinius et Pison, chacun à sa manière, festoient chez eux pour célébrer ce succès : « A quoi bon dire les festins de ces jours-là, ta joie, ta satisfaction, tes beuveries sans retenue avec tes vils troupeaux? Qui, ces jours-là (le pluriel est oratoire ; ailleurs, il est seulement question *du* jour qui a suivi le départ de Cicéron), qui t'a vu non ivre, te livrant à une occupation ; enfin, qui t'a vu en public[4]? » Suit un tableau des ripailles de l'autre

1. *A. P.*, XI, 44 (= G. Kaibel, *Philodemi Gadarensis Epigr.*, Greifswald, 1884, p. XXII, n° XXII) :

Αὔριον εἰς λιτὴν σε καλιάδα, φίλτατε Πείσων,
ἐξ ἐνάτης ἕλκει μουσοφιλὴς ἕταρος,
εἰκάδα δειπνίζων ἐνιαύσιον · εἰ δ' ἀπολείψεις
οὔθατα καὶ Βρομίου Χιογενῆ πρόποσιν,
ἀλλ' ἑτάρους ὄψει παναληθέας, ἀλλ' ἐπακούσῃ
Φαιήκων γαίης πουλὺ μελιχρότερα·
ἦν δέ ποτε στρέψῃς καὶ ἐς ἡμέας ὄμματα, Πείσων,
ἄξομεν ἐκ λιτῆς εἰκάδα πιοτέρην.

Qu'entend Philodème en qualifiant l'icade d' « annuelle »? L'épithète surprend, puisque la fête est présentée généralement comme mensuelle. Mais, si l'on se souvient qu'on s'est demandé si le choix de la date ne serait pas en rapport avec le *dies natalis* d'Épicure, on pourrait penser qu'une icade entre autres correspondait à ce *dies natalis*, qu'il faudrait placer au 20 et non au 10 Gamélion. Voir, pour la discussion, W. Schmidt, *loc. laud.*

2. *Odyssée*, VII, v. 100 et suiv. ; cf. Lucrèce, *De rerum natura*, ch. II, v. 24 et suiv. Voir E. Bignone, *L'Aristotele perduto e la formazione filosofica d'Epicuro*, Florence, 1936, I, p. 318.

3. *Quos quidem dies quemadmodum agatis et in quantam hominum facetorum urbanitatem incurratis non dico. Nihil opus est litibus* (*De finibus*, II, 103).

4. 22 : *Quid ego illorum dierum epulas, quid laetitiam et gratulationem tuam, quid cum tuis sordissimis gregibus intemperantissimas perpotationes praedicem? Quis te illis diebus sobrium, quis agentem aliquid, quod esset libero dignum, quis denique in publico uidit?... Hic autem, non tam concinnus helluo, nec tam musicus, iacebat in suo Graecorum foetore atque uino; quod quidem istius, in illis rei publicae luctibus, quasi aliquod Lapitharum aut*

consul, Gabinius, puis on revient à Pison : « Lui, de son côté, ce goinfre qui n'est ni si élégant ni si musicien, gisait au milieu de la puanteur et du vin de ses Grecs ; aussi du banquet de ce personnage en plein deuil de l'État on parlait comme de celui des Lapithes et des Centaures ; on ne peut dire s'il y a bu ou vomi ou répandu davantage. »

Les vils troupeaux qui participent aux beuveries — *sordidissimis gregibus* — c'est de toute évidence le troupeau d'Épicure. Le même terme, mais sans l'épithète outrageante, est dans le *De finibus* appliqué à l'amitié épicurienne[1], et je me demande si Horace, dans son mot fameux de l'Épître à Albius[2], n'aurait pas fait allusion à ces truculences de Cicéron. Les Grecs, que Cicéron ne désigne pas ici par des noms, c'est Philodème et ses compagnons.

Mais, dira-t-on, du moins il reste peut-être ceci, que Pison a célébré par un festin spécialement l'exil de Cicéron. Par malheur, les historiens précisent exactement la chronologie de cet événement mémorable. Cicéron est parti le 19 avril, et c'est donc le 20 avril que Pison se serait enfermé loin du public pour célébrer dans les coupes ce départ providentiel. Le 20 avril? Mais n'est-ce pas le jour des Icades, si l'on veut bien admettre que les Épicuriens de Rome se sont conformés au calendrier de Rome plutôt qu'à celui d'Athènes, qu'il leur était malaisé de connaître et de suivre[3]? Si c'est le cas, il est bien probable qu'il en fut de ces icades-là comme des autres auxquelles Cicéron fait des allusions si péjoratives, mais dont Philodème nous aide à restituer la véritable atmosphère de joie et de simplicité vraiment dignes du Maître. Je ne veux pas nier que Pison ait pu se réjouir vivement du départ d'un ennemi, mais, si on ne l'a pas vu, ce jour-là, se livrer à quelque occupation, si plus encore qu'à son ordinaire il s'est retiré du forum, n'est-ce pas parce qu'en bon épicurien qu'il était il célébrait avec ses amis de la secte la fête des Icades?

Je ne veux pas malgré tout le faire plus vertueux qu'il n'était, et je me permettrai une hypothèse. La morale du Jardin n'interdisait pas à ce disciple fidèle les plaisirs de l'amour, pourvu que ce fût sans passion[4]... Il pouvait très bien avoir quelque concubine parmi ses esclaves grecques : pourquoi pas celle qui répondait au nom charmant d'Anthis?

Centaurorum conuiuium ferebatur, in quo nemo potest dicere utrum iste plus biberit, an uomuerit, an effuderit.

1. *De finibus*, I, 65 : *At uero Epicurus una in domo, et ea quidem angusta, quam magnos, quantaque amoris conspiratione consentientes tenuit amicorum greges* !

2. I, 5, 16 : ... *Epicuri de grege porcum.*

3. Je remercie M. Jean Bayet d'avoir, avec son habituelle acuité, attiré mon attention sur ce point important.

4. Robert Flacelière, *Les épicuriens et l'amour*, dans la *Revue des études grecques*, LXVII, 1954, p. 69 et suiv.

D'après tout ce que nous venons de rappeler, c'est évidemment lui qui a donné au petit Ikadium le nom qu'il porta, à cet Ikadium qui nous apparaît dans son épitaphe sans père officiel, parce que le père réel n'est autre que le maître de la maison. Je ferai cette concession aux sévérités de Cicéron, concession que les mœurs antiques peuvent sans doute me permettre, sans qu'elle soit lourde pour la mémoire de Calpurnius.

Après la mort de celui-ci, le collège domestique de ses Épicuriens n'a-t-il pas persisté? Ikadium, avec son nom qui le prédestinait, n'a-t-il pas été un de ses membres? L'épitaphe, en effet, insiste sur ces amis à qui il était très cher : ne serait-ce pas d'eux qu'il s'agit? On sait le prix exceptionnel attaché par la secte à tout ce qui touche à l'amitié[1]; n'est-ce pas au *conuictus* épicurien que s'applique le vers 4 de notre petite pièce[2]? Et n'est-ce pas aussi la doctrine qui explique la sérénité dont elle est tout imprégnée? Qu'on y songe : voici une mère qui survit à son fils, et cependant nous ne trouvons aucune de ces lamentations désolées, si fréquentes dans les épitaphes romaines sur la mort prématurée : *acerbum funus*. Rien n'altère le rappel des biens dont a joui Ikadium au cours de sa brève existence, et c'est un bilan positif que l'on oppose à la mort.

Pierre BOYANCÉ.

IV

TACITE EST-IL L'AUTEUR DU « DIALOGUE DES ORATEURS »[3]?

PAR JEAN FROT
Diplômé d'études supérieures

SOMMAIRE. — *Le* Dialogue des orateurs *est de Tacite, parce que Pline le Jeune, citant dans une lettre adressée à Tacite* (Ep., IX, 10) *une expression du* Dialogue (9, 6, et 12, 1), *l'attribue à son correspondant (argument de Lange).*

*Il est postérieur à l'*Institution oratoire (96), *à laquelle il fait de nombreuses*

1. On rapprochera, en particulier, de *patrona...*, *qua bene* tutus *eram*, Cicéron, *De finibus*, II, 82 (*amicitiam*) *ob eam... rem colendam esse, quod sine ea* tuto *et sine metu uiui non posset, nec iucunde quidem posset.*

2. N. W. De Witt, *Epicurean contubernium*, dans les *Trans. of the Amer. philol. Ass.*, 1936, p. 55-63.

3. *Cet article résume un mémoire de diplôme d'études supérieures fait sous la direction de M. Durry.*